

Confortablement installé devant mon ordinateur, je repense après une quinzaine de jours de recul nécessaire à ce qui a été pour moi la course la plus exigeante et la plus éprouvante qu'il m'ait jamais été donné de vivre ;

Le grand raid de la Réunion, le trail le plus dur du monde aux dires des traileurs expérimentés et de l'organisateur qui se targue du taux d'échec comme d'un tableau de chasse prouvant le mérite des « survivants » : « Sur la "Diagonale des fous" : 2365 inscrits et 1228 raideurs à l'arrivée soit **plus de 48 % d'abandons...Record battu !** ».

Longue de 162kms pour 9643m de dénivelé positif cette course extrême se déroule du jeudi 13 au dimanche 16 octobre dans un jardin sauvage d'une beauté qui peut être cruelle, le parc national de la Réunion classé au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco.

Cette course je la prépare dans ma tête depuis deux ans. Depuis deux ans j'ai mis de côté le triathlon afin de pouvoir préparer correctement cette épreuve qui ne peut pas être envisagée à la légère. Pendant deux ans j'ai préparé mon corps et mon esprit à engranger le volume et l'expérience nécessaires en passant par un entraînement adéquat et des courses "intermédiaires" vécues non pas comme une fin en soi mais comme un passage obligé précédant l'accomplissement final.

Ainsi j'ai l'intime conviction d'arriver à St Denis de la Réunion avec un profond sentiment de sérénité. Je sais que je suis bien préparé et que je suis au meilleur de ma forme. Je sais aussi que la course sera terriblement dure mais je pense avoir fait le maximum dans la mesure de mes capacités

physiques et logistiques en optimisant au mieux toutes les contraintes familiales (merci les filles 🥰) et professionnelles.

L'équipe Natixis se compose d'une trentaine de personnes, un tiers de coureurs décidés à affronter le grand raid, un tiers sur le trail des Bourbonnais (93km - 4920mD+) et un tiers sur la Mascareignes (61km et 3036mD+). Nous arrivons quelques jours avant le départ que chacun occupe selon ses envies. Pour ma part je décide de ne pas trop m'éparpiller et je pense à bien me reposer sur les belles plages de l'île. Oui, j'avoue que la vie est dure sous le chaud soleil réunionnais qui lèche ma peau de métropolitain habitué à la grisaille froide du mois d'Octobre parisien. Alors lorsqu'il devient trop pénible d'être allongé sur le sable devenu trop chaud je me laisse aller dans le lagon que je dois partager avec de nombreux poissons tropicaux aux couleurs paradisiaques...

Sans transition le grand jour est arrivé, jeudi 13 octobre 2011. Nous arrivons au Cap Méchant le stade de St Philippe vers 20h00 après 2h00 de car et je décide d'aller tout de suite dans le sas de départ où il y a déjà pas mal de monde afin d'être bien placé. En effet, cette course part plutôt vite car après quelques kilomètres relativement plats, la route s'élève entre les plantations de cannes à sucre pour atteindre au 15<sup>ème</sup> km un goulet d'étranglement où on ne peut plus doubler.

Le départ doit être donné à 22h00 et les 2h00 d'attente passent relativement vite. Le sas se remplit très vite et les coureurs deviennent de plus en plus fébriles en se tassant vers la ligne de départ que j'aperçois à une dizaine de mètres. A une demi heure du départ, le contingent des pros vient se placer devant nous et commencent alors les interviews télévisées, radio et presse. La pression monte d'un cran... Et c'est le coup de feu qui libère tous ces fauves pressés d'affronter la légende.

Première grosse surprise, ça part vraiment très vite, je suis bousculé à droite à gauche, certains inconscients coupent les trajectoires et quelques uns trébuchent dont un qui s'affale comme un gros tas, genoux et coudes en sang et course terminée, c'est malin. Je ne me laisse pas entraîner par un rythme trop rapide mais j'essai aussi de ne pas trop me laisser distancer pour affronter la première grosse difficulté sans avoir puisé dans mes réserves tout en n'étant pas trop loin derrière.

Le premier point de contrôle du 15<sup>ème</sup> se situe à l'altitude 685m et nous sommes partis du niveau de la mer, 17m exactement. Je pointe à la 627<sup>ème</sup> position en 1h46. Je suis heureusement bien placé car comme prévu, la saignée dans la montagne qui s'ouvre devant nous ne permet pas de doubler. Il y a quelques bouchons dus aux inévitables présomptueux partis trop vite et obligés de s'arrêter en vrac ralentissant la progression des autres. L'ascension est vraiment difficile, en 8 kms on passe de l'altitude 685 à 2350m soit un pourcentage moyen de 21%. C'est interminable et finalement le train assez lent qui m'oblige à patienter me permet de ne pas me fatiguer mais diable que c'est long.

J'arrive au bout de ces 8kms en haut du premier plateau après ... 3h15 de marche. Il est 3h00 du matin vendredi 14 octobre, je cours depuis 5h00, je suis 532<sup>ème</sup> et je n'ai parcouru que 23kms.

Je suis sur une autre planète, en fait je cours sur la Lune alors que c'est elle, immense, entière et si proche qui m'éclaire et m'ouvre le chemin sur un plateau volcanique à perte de vue. J'ai une énorme envie de courir dans ce décor majestueux. Très vite j'ai doublé un bon nombre de marcheurs qui récupèrent et je me retrouve seul au milieu de nulle part. Quelque soit la direction vers où ma vue se porte, je ne vois pas la fin du plateau. Le sol est recouvert de micro scories volcaniques et il est très agréable de courir sur ce tapis lunaire. Je double épisodiquement quelques grappes de coureurs car je veux être seul à parcourir ce panorama exceptionnel. Je me régale, pas un bruit, seulement le souffle de ma respiration et le feulement de ma foulée absorbée par l'immensité du désert minéral.

J'arrive au cœur du volcan après 7kms de plénitude. J'ai mis 48' et je suis 495<sup>ème</sup> en 5h50 de course pour 30kms. Je suis bien, je double, je double, je double tout en restant vigilant à ne pas être entamé. Il ne reste plus que 132kms mais tout de même c'est pas tout à fait fini 🏃  
Il faudra absolument que je revienne après la course pour voir de jour ce paysage magnifique.

Les 10kms de descente légère du volcan se font en 23' et je gagne encore une soixantaine de places.

Lorsque j'arrive au petit matin au 50<sup>ème</sup> km à Mare à boue, qui porte bien son nom comme on le verra ensuite, il fait très froid. Je décide de m'arrêter un peu au ravitaillement que jusqu'à présent je prenais au vol. Il est 6h42, ça fait 8h42 que je cours et je suis 412<sup>ème</sup>. Le décor a totalement changé, on se croirait dans les pâturages de l'Aubrac. L'herbe est verte et les vaches paissent tranquillement tout en regardant non pas le train mais ces étranges créatures harnachées de sac à dos plus ou moins bariolés et un peu hagardes de si bon matin.

La température glaciale me décide à ne pas trop trainer pour ne pas prendre froid et je repars vers ce qui s'annonce comme le morceau qui va décimer la première grosse partie des coureurs.

Le parcours traverse une immense forêt tropicale dense, humide et sombre. La forêt de Bélouve. Les pluies diluviennes qui ont inondé cette région les jours précédents la course ont amené l'organisation à se poser la question d'éviter cette traversée au profit de la route parallèle à la forêt. A quelques minutes du départ, la décision a été prise d'emprunter comme convenu le sentier initial.

Cette décision vivement critiquée par tous les habitués ainsi que par nombre de Réunionnais non coureurs a changé la configuration de la course pour la classer comme l'édition la plus dure jamais dessinée à ce jour. L'organisateur déclarant qu'il était habitué à essuyer toutes les critiques a enfoncé le clou en revendiquant ce choix en parfaite connaissance de cause, disant que la Diagonale était une course difficile et que ceux qui n'arrivaient pas au bout n'étaient pas bien préparés. C'est dire si cette course provoque la polémique entre ceux qui jugent que cela devient trop exclusif et ceux qui au contraire comme les membres de l'organisation veulent absolument que leur trail soit reconnu comme le plus dur du monde et tiennent à préserver ce titre.

Pour ma part, je n'ai pris aucun plaisir à faire ces 21kms. J'ai mis 4h40 à patauger dans une boue profonde et collante qui a chaque pas tentait de garder ma chaussure. Je faisais un pas pour glisser de deux vers l'arrière. Lorsque j'essayais de courir, au bout d'une dizaine de foulées épuisantes, mon appui se dérobaient et s'était l'inévitable chute dans l'eau croupissante. Je suis tombé une bonne quinzaine de fois, jamais gravement, juste les genoux qui prenaient mais le travail de sape faisait son œuvre et l'usure du moral donnait le sentiment de ne jamais voir le bout de ce morceau dantesque.

Les pieds sont mis vraiment à rude épreuve, continuellement trempés. La voute plantaire se ramolli beaucoup trop et c'est un terrain fertile pour les ampoules et crevasses douloureuses.

Lorsque finalement j'arrive à Hellbourg, je suis très fatigué. Je m'accorde 8' de pause, je ne veux surtout pas regarder mes pieds qui doivent me porter encore sur 17kms pour arriver à mi parcours où j'ai déposé un sac avec chaussures et tenue propres et sèches, le bonheur quoi 🏃

Paradoxalement et c'est du baume pour le corps et l'esprit éprouvés, je pointe à Hellbourg, donc au 71<sup>ème</sup> km, à la 382<sup>ème</sup> place. Il est 11h20, il fait beau, pas trop chaud et ça fait 13h20 que je cours.

Le moral regonflé à bloc je repars en 369<sup>ème</sup> position. Ça c'est bon ça 🏃 j'ai gagné 13 places sans bouger 🏃 j'ai pris moins de pause que les 13 qui étaient devant moi.

Direction le Piton des Neiges. Sortie du cirque de Silaos. 1484m d'ascension en 9kms soit 16% de pente moyenne avalée en un temps extra-rapide de 3h25' 🏃. C'est le 80<sup>ème</sup> km un peu moins de la mi-parcours. Je suis 327<sup>ème</sup>, il est 14h53, 16h53 de course. Je gagne toujours des places malgré la fatigue qui se fait sentir. C'était une ascension dure et interminable mais paradoxalement relativisée à la baisse par rapport à la traversée de Bélouve et à l'approche du gros poste de contrôle du cirque de Cilaos où je sais que je vais prendre le temps de passer chez les podologues ainsi qu'au massage. Tout est bon à prendre pour continuer. Je sens que si j'arrive à ce poste je vais pouvoir récupérer pour mieux repartir.

La descente dans le cirque de Cilaos est périlleuse mais j'ai repris du poil de la bête et je descend bien, accompagné d'un gendarme en poste dans la région qui me conforte dans l'idée de vraiment prendre le temps à Cilaos de me faire masser, de bien manger avant de repartir.

J'entre dans Cilaos 326<sup>ème</sup>, j'ai lâchement abandonné le gendarme pris de crampes dans la descente. Il est 16h34, 18h34 de course au 88<sup>ème</sup> km. Aucune attente au massage et le podologue fait un travail prodigieux aussi bien pour mes pieds que pour la tête. Il me regonfle à bloc, me dit que mes pieds ne sont pas si attaqués que ça compte tenu des conditions épouvantables dans la forêt. L'info a déjà fait tout le tour de l'île reliée par les médias locaux qui retransmettent en continue l'épopée phare de l'île. Il me félicite aussi en me disant que pour ma première fois sur la Diag, je suis en train de faire un joli coup. Je bois du petit lait car évidemment ça fait énormément de bien.

Ce qui fait du bien aussi c'est de se laver les pieds et de changer de chaussures ainsi que de tenue, je m'habille en long car la nuit ne va pas tarder à tomber, je repars de Cilaos après une bonne collation à

18h06 soit une heure et demi de glandouille bien méritée. J'ai perdu une vingtaine de place mais en réalité je sais que je suis en train de gagner Ma course et ça me motive à fond.

La sortie du cirque de Cilaos est encore une fois ponctuée par une ascension énorme. Cette ascension se passe en deux temps, la sortie de Cilaos en elle-même qui descend jusqu'au plus bas du cirque pour remonter jusqu'au pied du col du Taïbit, puis l'ascension du col à plus de 2000 mètres, passage obligé avant de descendre dans le terrible cirque de Mafate.

Lorsque j'arrive au pied du col, après 8kms en 1h50, je suis 333<sup>ème</sup>. j'ai repris 11 places sur les 18 perdues au ravito mais je suis extenué. Au moment de faire le plein de mon camelback, je m'endors de fatigue alors je demande au superbe groupe de bénévoles qui accueille les coureurs aux sons de musiques créoles endiablées s'il est possible de s'allonger un moment. Une créature de rêve ou bien un énorme gaillard de deux mètres je ne sais plus, me montre un superbe lit picot qui me tend les bras ... en plein milieu de la minuscule départementale où s'est implanté le ravito. Il n'est que 20h00 mais il fait nuit noire depuis longtemps. Quelques voitures se croisent. Elles passent à quelques centimètres des autres lits de fortune alignés dans lesquels sont allongés des coureurs en pleine concentration. Ceux-ci n'ont pas l'air du tout d'être dérangés par le mélange ubuesque et tonitruant des chants plus ou moins justes des bénévoles qui accompagnent la musique à fond. Le groupe électrogène qui alimente tout ça pétarade à l'unisson des voitures qui passent moteurs vrombissants à grand renfort de klaxons hurlants. A mon tour je m'allonge un peu incrédule et m'endors avant même que ma tête ne touche le lit.

20' plus tard je me réveille naturellement. Pas de réveil, je me suis autoprogrammé et je repars comme si j'avais dormi une nuit entière tellement ragaillardisé que j'attaque l'ascension du col bille en tête pour me rendre compte 10' plus tard que j'ai oublié ma petite bannette ventrale où j'ai mis tout mon ravitaillement solide ☹ ☹ ☹ ☹. Après quelques secondes de tentation de continuer sans, je décide sagement de me calmer et de redescendre, au grand étonnement de ceux que je croise en sens inverse, chercher ma bannette gentiment restée sous la couverture du lit.

Après l'ascension du col, c'est la descente dans le cirque de Mafate vers le prochain point de contrôle, Marla.

Le terrible cirque de Mafate.

Terrible par son isolement. Aucune route n'y accède. On ne peut le traverser qu'à pied ou s'y rendre en hélicoptère.

Terrible par sa splendeur. La nature inviolée à l'état brut. La beauté d'un joyau inaltérable que j'ai traversé toute la nuit du vendredi au samedi, éclairé par la lumière fantomatique d'une lune ronde et majestueuse, donnant aux barrières rocheuses verticales de plus de 1000 mètres par endroit, un aspect envoutant d'ombres sensuelles et inquiétantes.

J'ai les mêmes sensations sublimes de plénitude que lors de la traversée du volcan pendant la première nuit. Je suis au bon endroit au bon moment. Seul et tellement en communion avec le site grandiose, je me sens ridiculement faible et sans défense face à l'immensité. La seule maîtresse du lieu qui règne sur l'essence indomptable et primaire d'un monde invulnérable. Ici notre soif de consommateurs avides de confort citadin chronométré, organisé et aseptisé n'a plus aucune signification.

Marla, début du cirque, km 102, il est 22h55 donc 24h55 de course et j'ai perdu 8 places pendant mes 20' de super dodo. Je suis 341<sup>ème</sup>.

Ensuite on plonge au cœur même et au plus profond du cirque de Mafate. C'est vertigineusement dangereux. Le prochain point de contrôle est à 3kms que je mets 1h20 à parcourir et pourtant je récupère 26 places pour pointer 315<sup>ème</sup> à Trois Roches. Il est 00h14 samedi 15 octobre au km 105.

On descend encore, 5kms plus loin couverts en 1h50, Roche plate km 110 je pointe 336<sup>ème</sup> la fatigue me reprend, j'ai perdu 21 places alors que je ne me suis pas fait doublé. Ça veut dire qu'au ravito précédent je me suis trop arrêté et sans m'en rendre compte. Le terrain est difficile, rivières à traverser, chemins très accidentés car même si intrinsèquement on descend toujours au fond du cirque, c'est un parcours continuellement en dents de scie, ça monte et ça descend sans répit.

Ilet Orangers, km 115, je suis 348<sup>ème</sup> J'ai encore perdu 12 places. Il est 4h16 du matin. Ça fait 30h16 que je cours avec seulement 20' de sommeil. Je suis transi de froid et à nouveau exténué, je dors debout, il faut que je m'accorde encore un sommeil flash et réparateur sinon ça va être la cata. Je ne veux absolument pas dormir en vrac sur le chemin enveloppé dans ma couverture de survie sans possibilité de vraiment récupérer correctement comme plusieurs papillotes que j'ai croisées. (C'est comme ça que les réunionnais appellent les métros qui ne savent pas faire de pause à temps). Nous sommes dans une école et je peux dormir dans une salle où il fait chaud. Encore un lit picot avec une vraie couverture, ma parole mais c'est un cinq étoiles. La dame qui veille sur les dormeurs m'indique que je ne peux rester que 1h00 maximum. C'est quarante minutes de trop pour moi car je me reprogramme pour dormir une seconde période de 20' que j'espère suffisante pour pouvoir

récupérer et enrayer la chute au classement.

Voilà comme promis, je me réveille pile poil, 20' après mais ça me coûte de me lever et de repartir. Alors la gardienne du temple des dormeurs me dit que je peux rester encore un peu. Voilà, c'est l'argument que j'attendais. Je peux rester, et bien non, je ne céderai pas aux sirènes des Orangers 🏹 j'y vais, direction Deux Bras au km 125 c'est le second grand point de contrôle où j'ai un second sac de vêtements secs et chauds et possibilité de massage + podologie. Je pointe à 7h33 après 33h04 de course et en 346<sup>ème</sup> position. Je suis content de ma "seconde nuit" judicieusement placée. Je ne perds plus de place bêtement et même si mon massage et la deuxième session de podologie va me fait perdre encore quelques places je sais que désormais, après avoir fait peau neuve et avec le retour du soleil je ne m'arrêterais plus que sur la ligne d'arrivée. Je suis intimement persuadé d'aller au bout. Il ne peut plus rien m'arriver que je n'ai déjà subi. Fatigue et patience sont les deux comparses qui s'affrontent dans ma tête et mon corps mais patience prendra le dessus, c'est sur. Je repars de Deux Bras 383<sup>ème</sup>. Il est 8h10, je suis resté au poste un tout petit peu plus d'une heure et pointe 383<sup>ème</sup>. J'ai perdu 37 places mais ce n'est pas grave, car je pense que maintenant le classement est à peu près établi. Je ne devrais plus gagner ni perdre de places de façon significative sauf accident.

La sortie du cirque de Mafate est entamée. Evidemment c'est dur et long, monter encore monter sans fin mais chaque pas me rapproche du but. Le panorama est toujours aussi grandiose et je fais passer le temps en gravant dans ma mémoire ces images extraordinaires. Je reviendrai également après la course dans Mafate de jour pour avoir un autre regard sur ce site formidable.

J'arrive à Dos d'Ane (mais toujours en marchant/courant 🏹), Km 130, à 10h33 après 36h33 de course et suis 370<sup>ème</sup> 🏹 🏹 13 places de prises 🏹 🏹 il reste 31kms avant le stade de la Redoute de St Denis. En gros il reste une longue descente de 16kms jusqu'au niveau de la mer, une redoutable montée de 10kms très éprouvante que je vais devoir faire en pleine après midi sous une chaleur accablante et un soleil de plomb puis une dernière descente de 5kms vers le stade de St Denis le graal de tous ceux qui sont encore en course.

J'attaque la descente vers la Possession qui se situe à 15 mètres au dessus du niveau de la mer. Le début se fait sur une route de montagne qui descend en lacet. C'est plutôt confortable et rare et j'en profite pour me détendre en agrandissant ma foulée. Evidemment ça ne pouvait pas durer. Nous sortons de la route pour se frayer un chemin en pleine pente à travers une forêt. C'est tellement raide que la glissade guette à chaque instant. La progression n'est pas rapide car il ne faut pas se laisser emporter, la chute serait inévitable. Le sentier est érodé et il faut se retenir aux branches des arbres pour ne pas être emporté. Je mets deux heures à faire les 11kms qui m'amènent à l'entrée du stade de la ville de La Possession. Il y a énormément de monde qui chauffe ce lieu à blanc relayé par un soleil au zénith. La chaleur est écrasante. Il est 12h33, ça fait 38h33 de course pour 141kms. Je suis 371<sup>ème</sup>. (🏹 Perdu 1 place). Il me reste 21kms, un semi marathon à couvrir. Je suis fort dans ma tête et les jambes répondent encore bien. Alors pourquoi cette boule au ventre ? Allez GOGO, ne pas s'attarder, ne pas gamberger, pas maintenant.

Je repars pour une portion le long de la nationale qui longe le littoral. C'est insensé. Avoir traversé tant de lieux magiques, sauvages et isolés pour maintenant suivre une interminable langue d'asphalte qui se déroule sous nos pieds. Ces mêmes pieds qui ont déjà tout subi cuisent à petit feu. Le soleil implacable se reflète sur le macadam brulant. Je ne vois pas l'intérêt si ce n'est pour ajouter encore des kms à cette course de dingue. On court parmi les voitures et pas une ombre pour se protéger de la chaleur. Je fonds littéralement mais maintient un bon rythme de course. J'arrive bientôt alors je peux bien commencer à livrer mes dernières cartouches.

Bien, on quitte enfin la route pour emprunter le chemin des Anglais. Il s'agit d'une large allée, dallée de grosses pierres de lave qui permettait aux chars à bœufs et aux carrosses sous l'ère coloniale, de traverser la campagne. Le problème est qu'aujourd'hui ce chemin, à l'abandon depuis longtemps, est quasiment impraticable. Les dalles sont disjointes et écroulées. C'est comme s'il fallait traverser une rivière en sautant de pierre en pierre. Seulement ce passage fait 5 kms de long, descend, monte et redescend en traversant plusieurs vallons. La progression est très difficile. Évidemment il y a eu bien plus dur durant ces trois jours mais à ce moment de la course, avec la fatigue accumulée et toujours ce soleil qui cherche à griller tout ce qui bouge, c'est presque impossible.

Je bois énormément. Cette chaleur est si étouffante et pas un souffle d'air, pas un brin d'ombre. J'ai chaud, vraiment très chaud. Je lève la tête vers le haut du vallon que l'on doit atteindre et je vois un train qui traverse la colline. Je le distingue nettement avec ces wagons et devine presque les passagers qui m'observent. Alors que je me fais la réflexion qu'il n'a pas du être aisé de construire une voie ferrée si haut dans la montagne, je réalise que sous ce train il n'y a pas de rail. Ce train ne repose sur rien. HEIN, mais ce train n'existe pas. Je suis en plein délire. Le train s'évanouit dans les nuages et je reste éberlué devant ce qu'il convient d'admettre. Je viens d'être le sujet d'une hallucination. J'ai vu ce train, je l'ai même entendu et pourtant il n'existe pas. Il est impossible de

concevoir un train à cet endroit de la montagne. Je suis dingue. Mais que m'arrive-t-il ? Pourtant je suis toujours en train de progresser, très lentement certes mais j'avance. Je rejoins même un concurrent qui parle tout seul. Ces mots sont distincts, clairs et nets mais le propos est incohérent. Il faut absolument que je m'arrête. Je réalise que je dois faire du 2.5kms/h mais que je souffle comme un bœuf. J'ai un coup de chaud. C'est ça. Stop. Je m'assois et m'accorde une pause pour manger et boire. Le temps passe. Trois minutes que je suis arrêté. Quatre, cinq. Le temps défile et avec lui des concurrents qui semblent ignorer mon errance. Deux mamies passent tranquillement en discutant comme pour une promenade dominicale. C'est dur pour moi. Allez, je dois réagir. Six minutes, je me lève et recommence à marcher. Je crois que ça va mieux. Ça m'a fait du bien de m'arrêter et de manger un peu. Voilà ça revient. Je reprends les mamies et leur dit qu'elles paraissent tellement jeunes et en forme que je croyais qu'elles faisaient le grand raid. Elles rigolent de bon cœur et m'encouragent. Ça fait du bien 🙌🙌 j'ai bien fait de faire une pause. Je reprends celui qui parle tout seul. J'en reprends d'autres encore.

J'arrive à Grande Chaloupe km 146 et altitude 10 mètres en 359<sup>ème</sup> position. Ouiiiiiiiiiiiiiiii j'ai gagné 12 places. Mais à quel prix ? Ça fait 40h42 de course et il est 14h42. J'ai mis 2h10 pour faire 5kms !!!!!!! Encore 15kms à parcourir. Une grosse montée de 10kms puis une dernière descente infernale de 5kms.

J'entame la montée vers le Colorado, altitude 680 mètres en 10kms. La montée est longue mais c'est la dernière, après c'est fini. Je monte bien et patiemment. 2h40 pour arriver en haut de la dernière bosse. Je commence à frémir, à bouillir, je vais bientôt exploser de joie. Le plateau est une immense prairie verte et bucolique. Il est 17h22. Cet endroit est magnifique. C'est la sortie du dimanche des habitants de St Denis et il y a énormément de monde pour nous encourager. Ils savent que nous sommes en train de terminer un truc de malade.

C'est magique. Je me sens pousser des ailes. Je suis 354<sup>ème</sup> je vais descendre prudemment car la pente est raide mais à fond quand même. Je stade de la Redoute est en contrebas à 5kms. Je me surprends à être plutôt en bonne forme malgré tout ce que j'ai traversé. C'est incroyable. Le parfum de la victoire me grise. Je reste lucide, une chute serait trop bête ici. Mais je suis si bien. Il ne peut plus rien m'arriver. Je suis fort et heureux, ça y est, je sors des sentiers, je cours sur le bitume, je vois les grilles du stade, j'entends le bruit, une cacophonie, je suis quasiment en train de pleurer. En tout cas j'ai des gros sanglots qui m'étreignent et qui ne demandent qu'à exploser. Je vire à gauche. Je vois l'entrée du stade. Je vois deux collègues de Natixis qui sont venus m'accueillir. Ils sont heureux pour moi, je le sais. J'explose non pas en pleurs comme j'aurais cru mais de joie. J'éclate de rire tout fort comme un bienheureux. Je foule la piste du stade, un demi-tour à parcourir. Je profite de ces derniers instants, je les savoure. J'ai fait un truc de dingue. La Diagonale des Fous. Elle porte bien son nom. Je suis fou ... de bonheur. Je franchi la ligne 354<sup>ème</sup> à 18h27 juste avant la nuit. Ça fait 44h27'53" que je suis parti de l'autre bout de l'île. C'est fini.

Voilà ça c'est fait.

Merci à toute l'équipe de fous de Natixis et un merci spécial à Bertrand le GO de la Diag. Bertrand, c'est aussi une peu pour toi que j'ai passé cette ligne "redoutable" 🙌